

L'identité, pour quoi faire ?

Trois jours de partage et de débats avec des intellectuels et des artistes.
Achille Mbembe prononcera, le 8 novembre, la leçon inaugurale du Forum philo



Pékin, Chine, 2010. MEYER/TENDANCE FLOUE

ACHILLE MBEMBE philosophe

Une chose est de pouvoir dire librement qui l'on est, d'épeler son nom propre, de dire soi-même d'où l'on vient et où l'on va. Une autre est de se voir affublé d'un masque qui fonctionne, dès lors, comme le double de celui que l'on est en vérité. Mais sait-on jamais qui l'on est véritablement ? Cela ne relève-t-il pas du mystère que l'humain restera jusqu'au bout, et de la part d'opacité qui, toujours, fera de nous des fugitifs par définition ?

Toujours est-il que, tout au long de la période moderne, la plupart des luttes identitaires chez les peuples assujettis auront eu pour but de se débarrasser du voile ontologique dont ils auront été couverts en conséquence du travail effectué par le racisme. Il s'agissait de luttes en vue de la reconnaissance et pour l'auto-affirmation, voire l'autodétermination. Parce qu'elles présentaient des caractères

éminemment progressistes, ces luttes participaient du grand récit de l'émancipation humaine. Ce fut le cas des grands combats pour l'abolition de l'esclavage, la décolonisation, les droits civiques, ou encore le démantèlement de l'apartheid.

Aujourd'hui, nous sommes plongés dans un profond malaise. Et d'abord, nous peinons encore à comprendre qu'il n'existe pas une histoire de l'homme en général. Viendrait-elle à exister, une telle histoire ne serait qu'une longue histoire d'abstractions. Elle ne pourrait être écrite que dans le sang, parce qu'elle ne pour-

Il est fort significatif que de nombreux mouvements appelant à la différence ne cessent de proliférer. L'universalisme abstrait, trempé de colonialisme et mâtiné de racisme, a fait long feu

rait être que l'histoire somme toute vulgaire d'un sujet dominant, d'un sujet-maître qui, comme par hasard, aura, dans l'histoire récente, souvent été blanc et masculin. D'histoire véritable, il n'y a que là où des êtres humains en situation se mettent en mouvement.

Par ailleurs, il est fort significatif que de nombreux mouvements appelant à la différence ne cessent de proliférer. L'universalisme abstrait, trempé de colonialisme et mâtiné de racisme, a fait long feu. Il a fini par revêtir la forme de ce sujet-maître qui, dans sa rage à passer pour l'homme tout court, doit se définir d'abord dans et par ce qu'il exclut et disqualifie, dans et par ce qu'il autorise et dévalorise, dans et par les frontières qu'il érige entre lui-même et ses autres. Du coup, ces mouvements jouent de la différence non pour s'exclure de l'en-commun, mais comme d'un levier pour négocier les termes du partage et de la reconnaissance.

Un tel combat ne doit pas être confondu avec la demande de sécession qui taraude bien des classes dominantes dans le monde contemporain. A la place de corps sans vie ni énergie, ils visent au contraire à faire émerger des corps parlants, membres d'une véritable communauté d'ayants droit. Ces mouvements montrent par ailleurs que, pour arriver au semblable, il faut commencer par partager les différences. Car lorsque la rencontre s'est faite dans la violence, la reconnaissance de la différence est le point de départ d'une politique du semblable ou, mieux, d'une politique de l'en-commun.

LIRE LA SUITE PAGE 2

ÉDITO

Au-delà du soupçon

PARCE QU'ON L'ASSOCIE SPONTANÉMENT, aujourd'hui, à une série d'inquiétudes portant sur la culture, les traditions, les manières de vivre, et parce qu'elle peut nourrir une rhétorique d'exclusion, voire de violence intolérance, la notion d'identité est parfois réduite à ses enjeux les plus périlleux. Or elle dépasse de loin ces seuls débats. Avant même de toucher à la politique, la question de l'identité s'impose à tout individu conscient, sous la forme de ce mystère que Francis Wolff, lors du 30^e Forum philo *Le Monde* Le Mans, résumait ainsi : « Je suis toujours le même comme une chose et pourtant je suis, comme les événements, cause de certains événements, mes actes. Je change sans cesse et pourtant je suis toujours celui que j'ai toujours été. Mystère de l'identité : qui suis-je ? »

Cette interrogation, qui engage la façon dont une vie peut faire continuité, concerne chacune et chacun. Evacuer « l'identité », en faire un mot maudit, un mot moisi, sous prétexte qu'il provoquerait une dérive « essentialiste », ce serait passer à côté de l'essentiel. Ce serait ignorer que, pour déconstruire l'identité, il faut d'abord en affirmer l'épaisseur humaine, et même, peut-être, en revendiquer la puissance émancipatrice. Le philosophe Jacques Derrida, dont le nom est resté attaché à ce geste de la « déconstruction », et qui n'a cessé de dynamiter les fondements de toute identité satisfaite, est aussi l'un de ceux qui ont souligné la nécessité de prendre l'identité au sérieux. Dans ce livre magnifique qui s'intitule *Le Monolinguisme de l'autre* (Galilée, 1996), il note : « Notre question, c'est toujours l'identité. Qu'est-ce que l'identité, ce concept dont la transparente identité à elle-même est toujours dogmatiquement supposée par tant de débats sur le monoculturalisme ou sur le multiculturalisme, sur la nationalité, la citoyenneté, l'appartenance en général ? »

Trois jours durant, pour tenter de répondre à cette interrogation, le Forum philo donnera la parole à des intellectuels mais aussi à des artistes. Il le fera devant un public divers, largement composé de lycéens, dans l'esprit d'exigence et de partage qui distingue ces rencontres depuis trois décennies. ■ JEAN BIRNBAUM

WAJDI MOUAWAD

TOUS DES OISEAUX

Wajdi Mouawad



GRAND PRIX
DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE
2019 -

LEMÉAC / ACTES SUD - PAPIERS

“Wajdi Mouawad est un exceptionnel raconteur d'histoires, celle-ci vous attrape dès les premières secondes pour ne plus vous lâcher.” *Le Monde*

LEMÉAC / ACTES SUD - PAPIERS

5 MOTS DE PASSE
► Les territoires de Don Winslow

6/7 LITTÉRATURE
► Ilona Jerger, Christian Kracht, Didier Blonde, Bulle Ogier et Anne Diatkine

8 HISTOIRE D'UN LIVRE
► « Journal intégral », de Julien Green

12 RENCONTRE
► Margaret Atwood, mode d'action

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Là où a longtemps prévalu l'idée selon laquelle la hiérarchie des races est une donnée naturelle, la revendication de la différence apparaît souvent comme le substrat naturel de la revendication d'humanité. Se proclamer différent devient une manière d'échapper à la négation imposée. De même de la revendication du droit à la mémoire. C'est l'existence de ce legs historique qui pousse à dire qu'il n'y a pas de politique du semblable sans une éthique de l'altérité. Il existe des situations où la différence n'est pas, a priori, refus de la similarité. Dans la mesure où la possession d'une mémoire fonctionne à la manière d'une ligne de démarcation entre l'humain et « les autres », le droit à la mémoire est indissociable des luttes identitaires.

Ceci dit, on ne peut guère se voiler la face quant aux dangers que pourrait receler le désir de différence, qui peut se constituer en un désir entièrement tourné vers le mauvais objet. De nos jours, l'identité tend à devenir le nouvel opium des masses. C'est que la raison, comme faculté humaine universelle, est assiégée, et le modèle de la démocratie libérale, supposée en être l'une des manifestations, partout en crise. Les antagonismes politiques s'expriment de plus en plus sous une forme viscérale. Les crispations identitaires sont des symptômes de cette entrée dans l'ère de la viscéralité. Viralisés par les technologies de la communication, ces symptômes ont conduit à la libération d'énergies négatives qui cherchent des boucs émissaires pour expliquer les malheurs des temps.

Matière d'échange

Le désir de différence n'est pas toujours un désir spontané. En plus d'être des systèmes économiques, le régime de l'esclavage et le régime colonial, par exemple, étaient d'énormes machines de fabrication de la différence raciale et culturelle. Le régime du capitalisme avancé dans lequel nous vivons est, entre autres, un régime de prolifération des différences. La différence, sous la mondialisation et le capitalisme avancé, est produite et circule comme un moyen d'échange et comme un objet de consommation. A bien des égards, l'économie politique contemporaine a fait de la différence sa matière d'échange principale, en même temps que la monnaie même de cet échange.

L'humanisme classique, au fondement de la démocratie libérale et du républicanisme laïc, n'a pas d'avenir. Il est trop compromis pour susciter des adhésions durables. Il faut l'amender et revenir à une conception intégrale du monde, voire de la Terre. En plus de nous appartenir à parts égales, la Terre est habitée par plusieurs espèces avec lesquelles il faut négocier de nouvelles formes de convivence et de convivialité.

Par rapport au futur immédiat, la question n'est donc plus tant celle de l'Etat-nation, de l'ethnie ou des identités individuelles que celle de la planète. Mais la planète elle-même n'a guère de sens hors sa dimension cosmique. Cette imagination cosmique ne concerne pas seulement la Terre, mais l'ensemble de l'univers. Revenir à des frontières closes nous conduirait inévitablement à des hécatombes, la frontière étant devenue un Moloch qui exige toujours plus de sacrifices sanglants. Tout ce qui favorise l'émergence et la cristallisation d'une nouvelle conscience planétaire et d'une nouvelle imagination cosmique doit être privilégié. L'en-commun résultera de la reconnaissance de l'enchevêtrement de notre monde. C'est pourquoi, dans la redéfinition d'une politique du bien du monde, et au-delà de l'humain, penser et panser sont indissociables. ■ ACHILLE MBEMBE

A la notion de « moi », le philosophe préfère celle d'« ipséité ». Elle lui permet d'éclairer autrement les débats actuels autour de l'individualisme et de l'authenticité

Claude Romano : « Repensons l'identité comme manière d'être authentique »

Claude Romano est au Forum philo samedi 9 novembre à 10 heures

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS WEILL

Philosophe, maître de conférences à Sorbonne Université, Claude Romano tente de repenser l'identité en interrogeant l'histoire de la philosophie occidentale mais également l'histoire de l'art ou la littérature. Dans *Etre soi-même. Une autre histoire de la philosophie* (Folio inédit, 780 pages, 15,90 euros), il s'efforce de remplacer la notion de moi par celle d'« ipséité ».

Quelles sont les pathologies modernes de l'identité que votre démarche entend diagnostiquer et guérir ?

Mon projet archéologique vise à nous dégager de deux impasses. La première, un *individualisme* extrême, qui nous pousse à nous définir nous-mêmes par simple contraste avec les conventions et la société, au risque de rompre nos liens à autrui. La deuxième, que je qualifierai de *volontariste*, consiste à croire que nous devons nous « choisir nous-mêmes » et exercer sur notre vie un contrôle total. Or, à

« Il existe aussi une authenticité de gauche qui met l'accent sur l'épanouissement de soi »

mon avis, on ne saurait être soi qu'en étant pleinement ajusté aux autres. Il ne s'agit pas non plus de se définir soi-même en toute autarcie, mais de penser l'« être soi-même » comme une forme parfaite d'intégration sociale. Le déplacement radical qu'opère le concept d'ipséité, préféré à celui de sujet ou de moi, c'est qu'il nous introduit dans l'histoire des manières d'être, des modes d'existence (en accord ou en désaccord avec soi et autrui), et du même coup toute la problématique métaphysique du « sujet » peut être court-circuitée.

L'authenticité (vérité de son existence) et non la sincérité (vérité de sa parole) occupe

le cœur de votre réflexion sur l'identité. N'est-ce pas une notion problématique ?

Certes, l'authenticité est un thème fortement réactionnaire quand on l'associe à la défense de la singularité ethnique ou nationale, au « génie » des peuples, etc. Mais la quête d'authenticité, c'est-à-dire la recherche d'une existence qui soit pleinement conforme à nos véritables aspirations ou à nos véritables convictions, a correspondu également à l'esprit de Mai 68. Inversement, la dénonciation des dérives de l'authenticité s'est souvent retrouvée sous la plume de penseurs conservateurs, comme l'essayiste américain Allan Bloom (1930-1992). Derrière les idéaux d'émancipation de 1968, ils prétendaient déceler une forme d'infatuation narcissique du moi, destructrice du lien social. Il existe donc aussi une authenticité « de gauche », mettant l'accent sur l'idéal d'épanouissement de soi.

Mais en réalité, j'ai tenté de sortir un peu de ces débats en redonnant au problème une profondeur historique. La figure tutélaire qui préside à mon parcours est celle d'Ulysse. Dans *l'Odyssée*, le maître de la ruse, qui sait se déguiser et s'avance le plus souvent sous un masque (il est alors « Personne »), accède à une existence *en personne*, est restauré dans son intégrité, dans son identité sociale d'époux et de roi, mais aussi dans son identité propre, lui que ses pérégrinations avaient en quelque sorte défiguré. A plusieurs reprises, on assiste à une métamorphose par laquelle Ulysse se change soudain en lui-même et est reconnu comme tel.

Vous utilisez souvent la littérature à titre de ressource philosophique. Quelle fonction remplit par exemple, dans cette histoire, « Sur le théâtre de marionnettes » d'Heinrich von Kleist (1777-1811) ?

Une des sources de l'ipséité est rhétorique, parce que, dès l'Antiquité, on s'interroge sur le « style simple », celui où l'orateur a l'air de s'exprimer à bâtons rompus, comme s'il n'avait pas préparé son discours, et où sa parole coïncide parfaitement avec ses qualités morales. Le trait principal du « style simple », c'est le

« A plusieurs reprises, dans *l'Odyssée*, on assiste à une métamorphose par laquelle Ulysse se change en lui-même »



Pékin, Chine, 2010. MEYER/TENDANCE FLOUE

naturel, qui s'impose à la Renaissance comme qualité du courtisan et est repris par les moralistes français du Grand Siècle. Kleist m'intéresse parce qu'il se situe au terme de cette histoire, celui d'une exténuation du naturel. Chez lui, cette qualité reflue vers une naturalité brute, perdue à jamais. Dans cette énigmatique petite nouvelle rédigée à la toute fin de sa vie, peu avant son suicide, s'exprime la nostalgie de cet ajustement à soi qui devient la prérogative des animaux et des marionnettes, parce qu'on ne trouve chez les pantins aucune trace de vanité. La perte du naturel revêt alors des accents tragiques. Le péché originel est réinterprété par Kleist comme une chute hors des bienfaits de l'inconscience qui s'exprime dans le naturel et la grâce animale.

Quel est le contraire de la vérité de soi-même, de l'ipséité ? Le masque ?

Les conceptions « classiques » de l'authenticité, de Rousseau à Heidegger, reposent sur une

antithèse entre authenticité individuelle et « société des masques », comme espace d'aliénation. Tout mon propos tend à dépasser cette opposition, en cherchant à montrer que nos identités sont constituées socialement. C'est le fait de prendre position de manière fiable devant les autres qui nous permet d'acquiescer une identité. Je ne crois pas que nous en soyons réduits ou bien au solipsisme des égologies, où l'individu n'est défini que par lui-même, ou bien à un éloge du masque à la Baltasar Gracian [1601-1658] qui condamne à l'échec toute recherche de vérité personnelle – le masque ne recouvre qu'un autre masque. Le personnage de Gracian acquiert une puissance par sa capacité à jouer avec les masques, et cette pensée, au fond, est toujours une pensée de la domination, le but étant de triompher d'autrui. Nietzsche puis Deleuze y ont abondamment puisé. Pour ma part, j'estime que la vérité de soi-même n'est pas du tout un fantasme ni une chimère. ■

Rebecca Zlotowski, la puissance des sens

REBECCA ZLOTOWSKI – QUATRE LONGS-MÉTRAGES EN DIX ANS DE CARRIÈRE – est apparue dans le paysage cinématographique en 2010, à 30 ans, après un itinéraire méritocratique (agrégation de lettres, Femis) qui destine l'aspirante cinéaste à occuper une place qu'elle s'attache d'emblée à brouiller. *Belle Epine*, avec Léa Seydoux en adolescente fugueuse et orpheline hantant nuitamment les circuits de course motocycliste, fait une entame sur les chapeaux de roues. Fureurs électriques, amour cueilli sur le bitume : la protagoniste, la jeune Prudence Friedman, s'attache à faire mentir son nom. De la même manière, la jeune Rebecca, en possible disciple de Claire Denis, voudrait réinventer un cinéma de la puissance sensitive au pays du génie de l'exploration intime. On retrouve Léa Seydoux dans *Grand Central* (2013), sous le feu d'un coup de foudre clandestin à l'ombre d'une centrale nucléaire. Charge érotique, exploitation sociale et fission atomique sont ici convoquées ensemble pour s'échanger le baiser de la mort.

Joueuse, Zlotowski a mis du Renoir (*Une partie de campagne*, 1946) dans son Resnais (*Hiroshima mon amour*, 1959). Elle place la barre encore plus haut dans *Planetarium* (2016). Reconstitution historique, casting franco-américain avec des stars (Natalie Portman, Lily-Rose Depp), rêverie passionnée sur l'art du cinéma, évocation médiumnique d'un génocide à venir : tout est en place pour qu'on la tance. De fait, le film est malade mais d'une audace si haute qu'on ne peut que l'admirer. Elle revient à un dispositif plus modeste avec *Une fille facile* (2019) – l'histoire tendre et édifiante d'une jeune dévoreuse de milliardaires, interprétée par ce concentré d'altérité sociale qu'est l'ex-call-girl Zahia Dehar. Le film n'en relance

pas moins une des questions obsédantes, esthétique autant que politique, personnelle autant que cinématographique, de l'œuvre de Rebecca Zlotowski : celle de l'identité. Au risque de s'y brûler les ailes, la conquête y est, décidément, préférée à l'héritage. ■ JACQUES MANDELBAUM

Rebecca Zlotowski est à la soirée cinéma du Forum philo samedi 9 novembre à 20h30, pour la projection de son film « Une fille facile »



Le langage est notre contrat social, celui qui nous aliène

Dénommer l'Autre, c'est l'incarcérer de mots

Wendy Delorme
est au Forum philo
dimanche 10 novembre à 10h30

WENDY DELORME
écrivaine

Il n'est pas de science ni de littérature qui vienne sans point de vue car il n'est pas d'esprit qui ne soit né quelque part, à une certaine époque et un certain endroit de l'échiquier social. La condition première de tout discours honnête sur l'identité est de rendre explicite à autrui d'où l'on parle. Expliquer cet endroit, assumer ce qu'on est, ne pas se prononcer à la place des autres.

Je suis une femme blanche, cisgenre, issue de la classe moyenne. J'enseigne, j'ai étudié et je suis née en France, mais mon identité est tout sauf nationale. Je parle ici en tant que gouine et écrivaine. Ne vous avisez pas d'user du mot de « gouine » pour me qualifier si vous n'en êtes pas une, car c'est mon appanage de prendre cette insulte pour m'en faire un blason.

Chaîne d'assignations

Dénommer l'Autre c'est l'incarcérer de mots. Et on se fait violence, dès qu'on ouvre la bouche ou qu'on nous interpelle. Ça commence très tôt, déjà à la naissance (« c'est une fille », « un garçon ! »), premier maillon d'une longue chaîne d'assignations. On nous contraint dans l'identité de genre. Cette marque du genre que Monique Wittig (1935-2003) parmi d'autres a œuvré à détruire (son premier roman est écrit au « on » neutre, elle usera ensuite du féminin pluriel comme sujet narratif) structure encore la langue et encage les êtres. L'identité est là, assignée, préconstruite, elle n'attend plus que nous.

Nommer c'est amputer, réduire et élarger. Faire des choix stratégiques. J'opère une

sélection dans les réels possibles pour désigner autrui. Dire « les réfugiés » ce n'est pas la même chose que de dire « les migrants », ou bien « les clandestins ». Dire « le président » ou bien « la présidente » quand l'élue est une femme ne construit pas vraiment la même image mentale.

Pirater les termes

Il faut bien nommer. Au sens où il le faut, et qu'on doit le faire bien. Ce qui n'a pas de nom est réduit au silence, et nommer rend visible, avère une existence. Un des ressorts majeurs de la domination est « qui nomme qui ? ». C'est pourquoi les exclus et les stigmatisés qui entrent en résistance et s'auto-déterminent forgent leurs vocabulaires d'autodésignation. Les minorités sexuelles et de genre, de race et de classe, se nomment elles-mêmes pour se revendiquer depuis l'identité d'où on les stigmatise, mettant à mal le mythe de l'universalisme, montrant la locution « identité nationale » pour ce qu'elle est vraiment : un trou noir sémantique où pullulent les discours haineux et conformistes.

L'identité n'est pas qu'un enjeu de langage, elle se façonne bien dans les rapports sociaux et l'exploitation de certains groupes par ceux qui sont structurellement en posture dominante. Mais le langage forge nos cadres de perception du monde. Le langage est le pacte premier qui nous lie, notre contrat social, celui qui nous aliène. Redéfinir le pacte, c'est donc re-signifier, récrire, ou pirater les termes dans lesquels il s'énonce.

Les réticences à la féminisation des noms de métier (surtout ceux de prestige), à l'écriture inclusive et au discours identitaire des minorités en lutte contre les oppressions, révèlent la même chose que les protestations contre le mariage gay : ceux qui sont contre savent bien que toucher aux signifiants (« madame la présidente », « messieurs les mariés », « iels refont le monde ») change les pôles du pouvoir. Rien n'a plus le même sens, le signifié s'emplit de nouveaux référents. Une fois que mute le code dans lequel on s'exprime, l'espace du pensable se déploie autrement. ■

Le rapport à soi possède une valeur éthique et politique cruciale

Au-delà des identités, défendre la valeur du « je »

Clotilde Leguil
est au Forum philo
dimanche 10 novembre à 10 heures

CLOTILDE LEGUIL
philosophe
et psychanalyste

Quelle place reste-t-il pour le « je » au XXI^e siècle ? Le discours des identités politiques a sa fonction dans les démocraties contemporaines, mais il tend à faire disparaître toute référence à l'identité subjective. Le rapport à soi, depuis le champ de l'intime et de l'inconscient, n'a-t-il pas aussi une valeur éthique et politique cruciale, à une époque où l'approche quantitative de l'être humain abolit le sujet ?

Entre le discours du « nous », où chacun se définit depuis l'appartenance à une communauté particulière, et le discours scientifique, où chacun est défini depuis des critères quantitatifs, le « je » se voit comme asphyxié et oublié. Le discours du « nous » répond à la question « qui suis-je ? » en la faisant passer au pluriel. Il privilégie une approche communautaire de l'existence. Pourtant, ce que j'ai en commun avec d'autres

n'est pas le seul versant de mon identité. L'identité subjective renvoie à ce qui, en moi, est radicalement hors normes, à ce qui ne peut se partager avec tous. Le discours du « nous » apaise l'angoisse, car il permet d'oublier le poids que fait peser sur chacun le rapport singulier à son histoire et à son trauma. Mais il l'apaise au prix du sacrifice du « je ».

L'approche scientifique de l'être abolit d'une autre façon le « je » en le transformant en un « Il ». Si je me définis depuis mon cerveau, je ne suis plus « je », mais un ensemble de connexions neuronales observables de l'extérieur. Je ne suis plus qu'un objet de savoir pour l'autre. Ma parole sur ma souffrance ne compte plus. On me prive à nouveau de mon droit à dire quelque chose à la première personne.

L'Autre en soi

Pris en étau entre ces deux approches contemporaines de l'être humain, le « je » doit se faufiler entre deux murailles. Ce qui me permet de vivre ma vie en première personne ne peut se dissoudre dans l'identité de genre, de religion, sociale, etc., ni dans ce qui est évaluable dans ma conduite et mes pensées.

Le narcissisme de masse, nouvelle forme du narcissisme à l'ère de la révolution numérique, est-il alors le visage du « je » au XXI^e siècle ? Pour continuer à exister en tant que « sujet » incompa-

table, faudrait-il montrer aux autres l'extraordinaire de sa vie, en la partageant sur la Toile ? Le paradoxe est que cette monstration de soi conduit aussi à une impasse. Car, comme Freud et Lacan l'ont montré à leur époque, le narcissisme n'est qu'un des moments du sujet, et non son noyau profond. Le narcissisme de masse conduit à une autre réduction, celle du « je » au moi. C'est alors la logique de comparaison constante avec ses semblables qui l'emporte et la dimension du désir comme rapport singulier à son existence qui se perd.

Faire une place au « je » en soi, c'est affronter, par-delà la comparaison imaginaire avec l'autre, sa propre inquiétante étrangeté, l'Autre en soi. La dimension du « je » trouve ainsi sa portée éthique et politique, qui n'est pas sans rapport avec la démocratie. Car pour qu'il y ait démocratie, il faut aussi qu'il y ait possibilité de reconnaître l'Autre et de ne pas rejeter celui qui n'est pas « comme moi », en reconnaissant son droit à l'existence. A suivre George Orwell dans *1984* (1949), on voit à quoi pourrait conduire une civilisation qui abolirait définitivement le droit de chacun à faire valoir son « je », sa parole, ses rêves et ses cauchemars, qui recèlent le secret de l'être de chacun. On ouvre les yeux et on aperçoit les raisons pour lesquelles il faut peut-être défendre le « je » au XXI^e siècle si l'on veut défendre la démocratie. ■

Carlo Ossola, ces petites vertus qui font l'humain

Carlo Ossola
est au Forum philo
samedi 9 novembre à 11 heures

SANS DOUTE SOMMES-NOUS TROP OCCUPÉS à régler le sort de l'Univers pour nous soucier de ces choses, et peut-être est-il, de fait, urgent de le régler, ou d'essayer. Mais, en attendant, il faut bien vivre, et le mieux possible, dans l'embrouillamini d'identités, d'intérêts et de désirs divers ou contradictoires qui forme nos sociétés. Quelles sont les qualités, les vertus, disait l'âge classique, à même de nous y aider ? demande Carlo Ossola dans *Les Vertus communes*.

En se plaçant, pour répondre, sous la triple invocation du Theodor Adorno des *Minima Moralia* (1951), des *Petites Vertus* (1962), de Natalia Ginzburg, et d'un opuscule oublié, le *Petit*

Traité sur les petites vertus, de Giovanni Battista Roberti (1719-1786), entre tant d'autres sources attendues ou non, le grand historien de la littérature fait une nouvelle fois preuve de sa virtuosité dans la composition de corpus à la fois savants et réjouissants, capables de jeter des lumières nouvelles sur un sujet.

Mais quel sujet traite-t-il, au juste ? Sous la forme d'un catalogue gradué, du plus au moins secondaire parmi des vertus qui semblent toutes l'être au premier regard – de l'affabilité à la générosité, en passant par la bonhomie, la gratitude, la prévenance, l'urbanité, la mesure, la placidité... –, Carlo Ossola fait d'abord ressortir l'importance de chacune et de l'ensemble qu'elles composent, où apparaît la figure d'un monde social idéal : une communauté d'individus responsables, où l'on s'applique, « quotidiennement et collectivement, à être humains ».

L'articulation entre tous ces plans permet cependant de comprendre que l'enjeu, bien qu'amené avec discrétion (autre « vertu commune » ici recensée), relève d'une préoccupation plus vaste et plus angoissée. Individu et société, liberté et aptitude à s'entendre dessinent en effet un champ magnétique dont, dans le « monde violent et déclamatoire qui vient à notre rencontre », l'instabilité peut devenir dangereuse pour chacun de ces pôles. Il s'agit, en dernier ressort, de les sauver, de maintenir la possibilité de vivre libre au sein de la liberté de tous, qui représente, pour Carlo Ossola, la promesse ultime de la civilisation, dont les petites vertus sont les humbles servantes. ■ FLORENT GEORGESCO

LES VERTUS COMMUNES,
de Carlo Ossola,
traduit de l'italien
par Lucien d'Azay,
Les Belles Lettres, 102 p., 11 €.

PARUTION



Les Actes du 30^e Forum

« Devenir philosophe est une expérience interminable. Parce qu'elle recommence toujours comme un début », écrit en ouverture Roger-Pol Droit, le fondateur, en 1989, de ce qui allait devenir le Forum philo *Le Monde* Le Mans, également chroniqueur au « Monde des livres », qui poursuit : « L'étonnement philosophique est une expérience de la première fois. » Comment donner l'accès le plus large à ce commencement perpétuel ? Pour sa 30^e édition, le forum a pris pour sujet la philosophie elle-même, comme lieu de partage et de circulation. Les intervenants, tous philosophes, d'ailleurs,

croisent les problématiques et les méthodes d'approche, de la diversité – de culture ou de genre – des expériences assumées par la philosophie, ou qui devraient l'être (Elsa Dorlin, Valérie Gérard, Anne Cheng, Nadia Yala Kisukidi, Anoush Ganjipour), aux pratiques d'enseignement de la discipline (Corine Pelluchon, Loïc de Kerimel, Jacques Darrilat), des fondements, conditions et limites de la philosophie populaire (Catherine Malabou, Jean-Louis Fabiani, Cynthia Fleury, Léon Wisznia, Alexandre Lacroix, Juliette Morice) à ce qui est, pour Francis Wolff, la source universelle du désir de philosophie : l'enfance. ■

Tous philosophes?, sous la direction de Jean Birnbaum, Folio, « Essais », inédit, 282 p., 7,40 €.

PROGRAMME

Suivez en direct sur
Lemonde.fr l'intégralité
des rencontres et des
débat du Forum philo

Vendredi 8 novembre

Achille Mbembe.
AFPOUVERTURE
9 h 3010 heures
LEÇON INAUGURALE

► Achille Mbembe

Une chose est de pouvoir dire librement qui l'on est, de dire soi-même d'où l'on vient et où l'on va. Une autre est de se voir affubler d'un masque qui fonctionne, dès lors, comme le double de celui que l'on est en vérité. Tout au long de la période moderne, la plupart des luttes identitaires chez les

peuples assujettis auront eu pour but de se débarrasser du voile ontologique dont ils auront été couverts en conséquence du travail effectué par le racisme. Il s'agissait de luttes en vue de la reconnaissance et pour l'auto-affirmation, voire l'autodétermination. Parce qu'elles présentaient des caractères éminemment progressistes, ces luttes participaient du grand récit de l'émancipation humaine. Ce fut le cas des grands combats pour l'abolition de l'esclavage, la décolonisation, les droits civiques, ou encore le démantèlement de l'apartheid. Aujourd'hui, nous sommes plongés dans un profond malaise. C'est ce malaise qu'analysera la leçon inaugurale du Forum Philo.

11 heures Pause
11 h 15-12 h 15 Forum

PEUT-ON PARLER D'IDENTITÉ ?

15 heures Nathalie Heinich, sociologue
15 h 30 Jean-François Leguil-Bayart, politologue
16 heures Vincent Descombes, philosophe
16 h 30 Pause
16 h 45-17 h 45 Forum

► Vincent Descombes
Avoir une identité ?

Depuis que le langage existe, il est possible de poser des questions d'identité. En toute langue, on peut dire : « Nous avons vu un lapin », mais avons-nous vu le même lapin ? Dans les années 1950, un nouvel usage de la notion d'identité s'est introduit, d'abord en psychologie et dans les sciences sociales, puis dans le vocabulaire politique : le substantif « identité » s'emploie avec un adjectif possessif. On dit « mon identité », « notre identité », « leur identité ». Ce qui soulève une question philosophique : que veut dire « avoir une identité » ? Peut-on perdre son identité sans perdre l'existence ?

► Jean-François Leguil-Bayart
L'illusion et l'angoisse

L'identité s'est imposée comme un horizon indépassable. D'où une sourde angoisse : le marché, la globalisation, l'immigration menaceraient notre identité, notre culture. Or l'une et l'autre sont des illusions. Il n'est que des actes d'identification, politiquement construits, historiquement

situés, socialement contradictoires, culturellement polémiques. Les conflits dits « identitaires » déchirent les cultures plutôt qu'ils ne les opposent les unes aux autres. La culture est un effet, et non la cause. Comment penser les raisons culturelles du politique sans être ni culturaliste ni identitariste ?

► Nathalie Heinich

Un outil plutôt qu'une arme
Pourquoi parler d'identité ? Et pourquoi pas en parler ? Depuis quand en parle-t-on, qui en parle, à qui, pourquoi ? En se déprenant des réflexes de l'assignation politique et de l'opinion pour prendre de la distance intellectuelle, en faisant l'effort de comprendre plutôt que de juger, la sociologie permet de faire de cette notion si controversée un outil d'analyse et non pas une arme. Elle donne sens à des expressions à la fois familières et obscures – « identité nationale », « construction identitaire », « crise d'identité » – et nous décrit, finalement, les conditions d'une cohérence de soi dans les différents régimes d'existence, du plus individuel au plus collectif.

Sur France Bleu Maine

Vendredi 8 novembre, à partir de 7h45, Jean Birnbaum sera l'invité de France Bleu Maine (96.0) et répondra aux questions de la rédaction sur le thème du Forum philo Le Monde Le Mans.

Samedi 9 novembre

SUIS-JE OU NE SUIS-JE PAS MOI-MÊME ?

10 heures Claude Romano, philosophe
10 h 30 Magali Bessone, philosophe
11 heures Carlo Ossola, historien
11 h 30 Pause
11 h 45-12 h 45 Forum

À L'ÉCOUTE DE LA « VOIX INTÉRIEURE »

15 heures Kaoutar Harchi, sociologue
15 h 30 Charles Dantzig, écrivain
16 heures Brigitte Ouvry-Vial, spécialiste des études littéraires
16 h 30 Pause
16 h 45-17 h 45 Forum

20 h 30

SOIRÉE CINÉMA

► Rebecca Zlotowski

Projection du film *Une fille facile* (durée 1h32), suivie d'une discussion avec la réalisatrice.

Une fille facile, sorti le 28 août, est le quatrième long-métrage de Rebecca Zlotowski, après *Belle Epine* (2010), *Grand Central* (2013) et *Planetarium* (2016). « *La perversité ne m'intéresse pas. La séduction, oui* », a-t-elle confié au Monde à l'occasion du Festival de Cannes, au printemps, à propos d'*Une fille facile*, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs.



Rebecca Zlotowski, à Deauville, en septembre 2018. CHARLY TRIBALLEAU/AFP

► Carlo Ossola

Identité de définition ou d'élection ?

Le concept d'identité installé dans la vulgate de notre temps escamote les traits non pertinents à la définition immuable de nous-mêmes, de notre patrie, de notre civilisation. Pourtant, la tradition, d'Aristote à saint Thomas, dit bien que la seule « identité » possible est l'« *identitas electio-nis* », cette construction patiente de choix libres qui mènent vers la « concorde ». Or qu'avons-nous de constant, capable d'affirmer notre identité ? Notre être change sans cesse, « *devenant toujours autre d'un autre* », rappelle Montaigne. Bonne raison pour continuer la quête.

► Magali Bessone

Le paradoxe des identités culturelles

Dans nos sociétés coexistent des groupes aux croyances et valeurs différentes, voire contradictoires. Certains prônent le renoncement à tout produit d'origine animale, d'autres ne pourraient pas se passer de leur rôti du dimanche. Ces tensions s'expriment par le biais d'idiomes identitaires, où les « modes de vie » traduisent des traits d'identité culturelle. Y renoncer serait trahir ce que « nous » sommes. Mais ne sommes-nous pas essentiellement pluriels, façonnés par nos relations avec les autres ? Et le langage de la culture, éminemment politique, paradoxalement, ne vient-il pas pétrifier nos identités ?

► Claude Romano

Identité et vérité

L'identité signifie à la fois ce qui permet d'identifier quelqu'un et ce qui permet de le caractériser. C'est la différence entre le « qui ? » de l'inspecteur de police et le « qui ? » de Montaigne. Ces deux notions ne sont pas toujours clairement distinguées dans les discours sur l'identité. D'où pas mal de confusions. La philosophie du XX^e siècle et du début du XXI^e a considéré que seul le premier sens de l'identité était réellement intéressant. Et si le second sens était le plus fécond ? L'hypothèse que nous esquisserons est en effet que ce sens

est le seul qui permette de poser une question décisive : suis-je ou ne suis-je pas moi-même ? Qu'il permet, en somme, de nouer la question de l'identité avec celle de la vérité.

► Kaoutar Harchi

La littérature contre l'identité ?

Empreintes de la question coloniale, les œuvres littéraires des écrivains Kateb Yacine, Assia Djebar et Mohamed Dib sondent ce qui serait soi et ce qui ne le serait pas. Se pose alors la question de la contrainte politique, qui conduit des groupes à être perçus non comme différents de soi mais différents en soi. Cette critique esthétique des régimes de l'identique ouvre alors la voix aux pratiques de désidentification et de réappropriation de la narration.

► Charles Dantzig

L'identité est-elle une panique ?

L'étrange notion d'« identité », ou plutôt l'étrange façon dont elle s'est emparée de nous depuis une dizaine d'années, me paraît une simplification abusive des comportements humains. L'homme est un être social et le roman est le compte rendu de ses relations avec les autres. Le seul être humain dont on pourrait dire à coup sûr qu'il dispose d'une « identité » serait le solitaire absolu. Nous vivons un moment de narcissisme vindicatif dont l'« identité » me paraît un des moyens les plus spécieux. La littérature, qui est la plus grande objectrice envers les présupposés, invente ses propres catégories. L'« identité » n'est pas l'une d'elles.

► Brigitte Ouvry-Vial

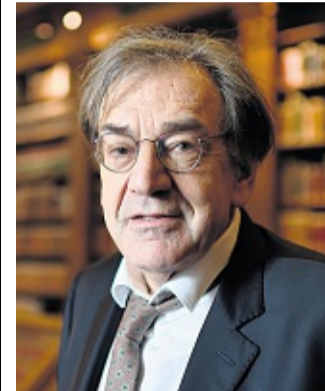
La lecture, vecteur d'identité

L'idée selon laquelle un livre nous dit quelque chose de nous-même est partagée. Martha Nussbaum explique que la quête de connaissance ne peut se passer des émotions procurées par la lecture. En tissant ces fils pour éclairer des souvenirs de lecteurs, on se demandera si la lecture peut s'apparenter à cette « *voix intérieure* » (Victor Rosenthal) par laquelle chacun s'adresse à soi-même pour maintenir son équilibre.

Dimanche 10 novembre

DU « JE » AU « NOUS ». ACTUALITÉ DU « DISCOURS IDENTITAIRE »

10 heures Clotilde Leguil, psychanalyste
10 h 30 Wendy Delorme, écrivaine
11 heures Rémi Brague, philosophe
11 h 30 Pause
11 h 45-12 h 45 Forum

Alain Finkielkraut.
AFP

15 heures

SÉANCE CONCLUSIVE
GRAND ENTRETIEN

► Alain Finkielkraut

Depuis *Le Juif imaginaire* (Seuil, 1980) jusqu'à *L'Identité malheureuse* (Stock, 2013), en passant par *L'Humanité perdue* (Seuil, 1996), Alain Finkielkraut n'a jamais cessé d'explorer la question de l'identité. Dans son tout dernier essai, *A la première personne* (Gallimard, lire « *Le Monde des livres* » du 20 septembre), il revient encore sur cette notion. Ainsi quand il se souvient de sa rencontre avec l'œuvre de Kundera : « *Moi qui pensais que pour étouffer ses vieux démons et se mettre lui-même hors d'état de nuire, le Vieux Continent devait entrer*

dans l'âge post-identitaire, j'étais soudain confronté à une défense de l'identité européenne et de l'identité nationale qui ne pouvait, en aucun cas, être assimilée au racisme. » A l'heure où ce type de questionnement retrouve non seulement une charge existentielle mais aussi plus d'une dimension explosive, cet entretien tentera d'affronter loyalement les démons de l'identité.

16 heures Pause
16 h 15-17 h 30 Forum

► Clotilde Leguil

Le « je » au-delà des identités

Quelle place reste-t-il pour le « je » au XXI^e siècle ? Entre le discours du « nous », qui propose à chacun de se définir depuis l'appartenance à une communauté, et le discours scientifique, qui propose à chacun de se définir depuis des critères quantitatifs, le « je » se voit comme oublié et asphyxié. Pris en étau entre ces deux approches contemporaines de l'humain, le « je » doit alors se faufiler entre deux murailles pour se faire reconnaître. Le narcissisme de masse, nouvelle forme du narcissisme rendue possible par la révolution numérique, est-il le visage que le « je » a pris au XXI^e siècle ?

► Wendy Delorme

Langage, identités et domination

Nommer, c'est faire violence. Mais ce qui n'a pas de nom est réduit au silence. Car nommer rend visible, avère une existence. Les minorités forgent leur vocabulaire d'auto-détermination, car « qui nomme qui ? » est un ressort de la domination. Depuis plus d'un demi-siècle, l'identité se fait matrice de résistances contre l'hégémonie. Les discours identitaires des minorités

de genre, de race et de classe corrodent le mythe français de l'universalisme. L'identité n'est pas qu'un enjeu de langage, elle se forge concrètement dans les rapports sociaux. Mais le langage agit sur les cadres de perception du réel, c'est le pacte premier qui nous lie, notre contrat social, celui qui nous aliène. Redéfinir le pacte, c'est donc resignifier, réécrire ou pirater les termes dans lesquels il s'énonce.

► Rémi Brague

Choisir, en conscience

Notre identité personnelle, comme celle de la culture européenne, est excentrique. Nous ne sommes ni totalement reçus, malgré nous, ni le produit intégral d'une libre construction. Elle se construit par référence à des repères supérieurs, antérieurs, extérieurs ; nous ne sommes jamais totalement cloués à une appartenance. Je plaiderai pour l'adoption inverse : choisir, en conscience, des gens dont nous savons très bien qu'ils ne sont pas nos ancêtres réels. Encore faut-il choisir les bons points de référence, les bons auteurs à lire, les bons modèles à imiter. L'éducation doit nous y aider.

8, 9, 10 novembre 2019

FORUM PHILO
Le Monde | Le Mans

Depuis sa fondation, en 1989, le Forum philo Le Monde Le Mans demeure fidèle à une même vocation : conjuguer l'exigence de la réflexion et le débat citoyen pour penser une question de portée philosophique en résonance aussi bien avec l'actualité qu'avec nos préoccupations quotidiennes. Trois jours durant, des intellectuels, des scientifiques, des écrivains, des artistes... dialoguent dans un esprit de transmission et de pédagogie.

Événement organisé par Le Monde, la ville du Mans, l'université de Maine et l'Association des amis du Forum philo Le Monde Le Mans, en partenariat avec France Bleu Maine.

Les actes du Forum philo sont publiés dans la collection « Folio » (Gallimard, lire page 3).

Entrée libre et gratuite. Palais des congrès et de la culture du Mans.

Renseignements : LeMonde.fr/livres et 02.43.47.38.60.

Le Forum philo est animé par Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres ».

